

Bernard Pingaud, janvier 2002.
Photo Gérard Khoury. Collection particulière.

Bernard Pingaud

Mémoires de revues, de *La Table Ronde* à *L'Arc*

Entretien avec Alain Paire

Dans le cadre d'une recherche sur l'histoire de la revue L'ARC¹, j'ai rencontré et interrogé à deux reprises Bernard Pingaud. Une première fois, en compagnie de Gérard Khoury, le 14 janvier 2002, dans le village proche d'Uzès où il habite. Une seconde fois à Avignon, le 15 mai. Après avoir retranscrit les enregistrements de ces deux entretiens, j'ai complété mon texte par des informations puisées dans les dialogues que Bernard Pingaud a eus avec Catherine Clément, une émission diffusée par France-Culture en 1999. J'ai soumis cette transcription à Bernard Pingaud qui a bien voulu la revoir et la compléter sur un certain nombre de points. Elle est assez homogène pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y faire figurer les questions formulées lors de nos deux rencontres.

Bernard Pingaud est né à Paris le 12 octobre 1923. Il a été normalien, secrétaire des débats à l'Assemblée nationale de 1947 à 1974. De 1973 à 1979, il a animé, au Parti socialiste, le groupe chargé de réfléchir sur la politique culturelle. À ce titre, il a été à l'origine de la loi sur le prix unique du livre. Après 1981, il fut co-auteur du rapport de la Commission sur le livre et la lecture. Il a été conseiller culturel au Caire de 1983 à 1987.

Bernard Pingaud est l'auteur de romans, d'essais, de nouvelles, ainsi que de recueils d'entretiens avec Brice Parain (1966) et André Frénaud. (1979). Il a publié, aux éditions de la Table Ronde, Mon beau navire (1946), L'Amour triste (1950) et Le Prisonnier (1958). Chez Gallimard, La Scène primitive (1965), L'Imparfait (1973), La Voix de son maître (1973) et Adieu Kafka (1989). Aux éditions du Seuil, Bartoldi le comédien (1996), Tu n'es plus là (1998) et, tout récemment, Au nom du frère (avril 2002).

A. P.

Pour Ariane Cordier

Avant-guerre : Ornans, la Revue hebdomadaire

C'est à Ornans, dans la maison de mes grands-parents, que j'ai pris contact pour la première fois avec des revues, dans les années précédant la guerre de 1939. Il y avait là, rangées sur les rayons de deux grandes armoires, des collections de la *Revue des deux mondes* et du *Correspondant*. Je n'ai guère fréquenté le *Correspondant*, qui ne paraissait déjà plus à l'époque et qui me semblait assez sinistre. Mais j'ai feuilleté,

1. Les archives de Stéphane Cordier, directeur de *L'Arc*, ont été déposées à l'IMEC par ses héritiers, Ariane Cordier et Isabelle Fano-Cordier.

sinon lu, un grand nombre de numéros de la *Revue des deux mondes*. Mon grand-père et mon oncle, tous deux historiens, y avaient collaboré, et la famille continuait à la recevoir chaque mois. Avant la guerre de 1939, ces publications avaient encore un large public, surtout en province. Elles n'étaient pas spécialisées comme la plupart des revues d'aujourd'hui. On y trouvait des articles d'histoire, de science, d'économie, mais aussi des romans, publiés en trois ou quatre livraisons, et d'abondantes chroniques sur l'actualité artistique, littéraire ou théâtrale. C'étaient des instruments de culture générale qui dispensaient les abonnés de toute autre lecture.

Il y avait une troisième revue qu'on recevait à Ornans et que j'ai beaucoup fréquentée, parce qu'elle me semblait plus moderne et moins conformiste : la *Revue hebdomadaire*. Elle avait deux particularités : d'abord, comme son titre l'indique, elle paraissait chaque semaine ; ensuite, elle publiait en tête de chaque numéro un petit cahier d'une dizaine de photographies d'actualité grisâtres qui me faisaient rêver : c'étaient le belge Lambot vainqueur du Tour de France (1922), les Mousquetaires de la coupe Davis sagement alignés devant leur filet (1928) ou le lancement du Normandie (1932). Les romans de la *Revue hebdomadaire* étaient récents. C'est là que j'ai découvert Julien Green, avec *Mont-Cinère* et *Adrienne Mesurat*, mais aussi Bernanos ou des auteurs anglo-saxons comme May Sinclair, Georges Moore ou Henry James... J'avais quinze ou seize ans, je lisais absolument au hasard. Un jour, je suis tombé sur *Comment j'ai écrit mes livres*, d'un certain Raymond Roussel, dont j'ignorais évidemment tout. La revue était dirigée par François Le Grix, qui a continué à jouer un certain rôle dans l'édition après la guerre. Il était hébergé au dernier étage de l'immeuble de Julliard, rue de l'Université. Fabriquer un numéro complet de revue tous les huit jours représentait un véritable exploit ; j'ai pu m'en rendre compte plus tard quand, avec Maurice Nadeau, nous avons décidé de transformer les *Lettres nouvelles* en une publication hebdomadaire.

Une autre source de lecture à Ornans, pendant les journées pluvieuses d'automne, était les romans qui paraissaient en feuilleton dans *les Débats*, le journal favori de ma grand-mère, ou *l'Éclair comtois*, le quotidien local. Mes tantes avaient l'habitude de les découper et de coudre les feuilles ensemble. Ces romans étaient empilés dans l'armoire du bureau de mon père où se trouvait aussi le coffre-fort. Beaucoup étaient anciens et assez ennuyeux. Je lisais surtout les policiers comme *Le Chien des Baskerville* ou *Le meurtre de Roger Akroyd*... Mais le plus intéressant, là

aussi, était les nouvelles du jour qu'on découvrait en tournant chaque page : le voyage du tsar à Paris, un déraillement à Pékin, une déclaration de Caillaux ou de Poincaré à la Chambre. C'est peut-être là et dans les photos de la *Revue hebdomadaire* que j'ai attrapé le virus de l'information : pas de journée sans *Le Monde* ou *Libération*, pas de soirée sans le Journal Télévisé...

L'Occupation : Les Cahiers Français

Avant la guerre, mon père lisait un quotidien assez incolore, *Le Journal*, mais aussi des hebdomadaires comme *Candide* et *Gringoire*, qui étaient moins. Henri Béraud y réclamait la destruction de l'Angleterre, s'attaquait à Léon Blum qu'il appelait *Karfunkelstein*, et des reportages spectaculaires décrivaient par le menu les atrocités commises par les Républicains espagnols. J'ai donc fait mon apprentissage de la presse, avant la guerre, dans ce type de journaux.

Après le désastre de 40, je suis devenu un lecteur régulier de *Je suis partout*, qui ne valait pas mieux. À ma décharge, je peux dire que ce qui m'intéressait essentiellement dans cet hebdomadaire, ce n'étaient pas les pages politiques où sévissait une délation systématique (dont je mesurais mal, d'ailleurs, les conséquences et le côté odieux), c'étaient les articles de François Vinneuil, alias Lucien Rebatet, sur le cinéma, et d'Alain Laubreaux sur le théâtre, articles volontiers polémiques, mais toujours brillants. Mais enfin, c'est vrai, je lisais *Je suis partout*, j'avais de l'admiration pour l'écrivain Brasillach, je regardais du côté de Vichy plutôt que de Londres.

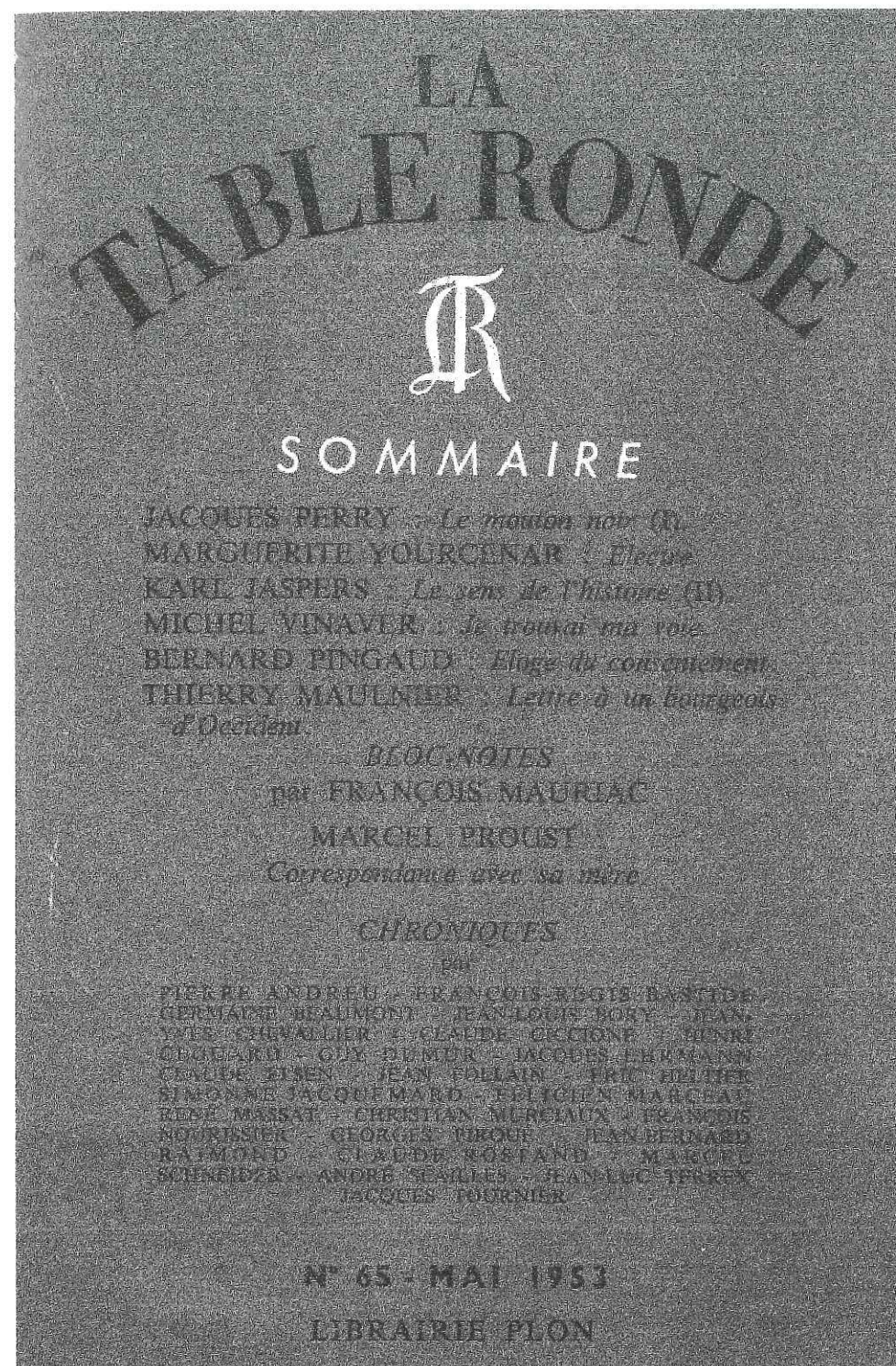
Pendant mes années de khagne (1940-43), la seule revue littéraire de qualité disponible était *La Nouvelle revue française*, que j'achetais assez régulièrement. Il m'arrivait aussi de dénicher d'anciens numéros, parus avant la guerre, qu'on pouvait encore trouver chez les bouquinistes. C'est pendant cette période que j'ai commencé à écrire. Je me souviens en particulier d'une longue nouvelle qui s'appelait *L'Aventurier*. Parmi mes camarades de lycée se trouvait un neveu de Drieu la Rochelle, qui dirigeait alors *La NRF* et à qui j'ai envoyé le texte. J'ai reçu une réponse aimable, mais négative. Drieu estimait, à juste titre, que ma nouvelle n'était pas au point, mais m'encourageait à continuer... J'en ai donc écrit d'autres, et le début d'un long roman qui est resté inachevé.

En 1943, j'ai rencontré chez des amis Roland Laudenbach, un jeune homme brillant et drôle avec qui j'ai tout de suite sympathisé. Roland appartenait à une petite bande où figurait, entre autres, Antoine Blondin, qui est devenu, lui aussi, un ami. Sur ce milieu régnait un personnage étrange, Jean Turlais, qui professait un « fascisme » tout intellectuel et peu orthodoxe. Il est mort à la fin de la guerre en Alsace, après s'être engagé sous un faux nom dans la division Leclerc. Roland et ses amis écrivaient des articles dans une revue littéraire d'inspiration très vichyssoise qui s'appelait les *Cahiers français* et était dirigée par un certain Jean Le Marchand. C'était, si l'on veut, l'organe du « pétainisme caviar ». Les jeunes gens qui gravitaient autour de Turlais étaient intelligents, cultivés, ils lisaient Cocteau et Malraux, connaissaient les chansons de Marianne Oswald, et se faisaient du fascisme une idée complètement littéraire. Ils croyaient, comme Brasillach, que le fascisme, dont ils n'avaient aucune connaissance réelle, était « la poésie du XX^e siècle ». J'ai proposé aux *Cahiers* une assez longue étude sur D.H.Lawrence, dont j'avais lu avec passion la correspondance et les romans, et dont j'admirais l'esprit aristocratique. Mais, finalement, je n'y ai rien publié. Jean Le Marchand, un homme charmant et profondément sceptique, a disparu un moment après la Libération. Puis on l'a retrouvé à la tête d'un certain nombre de journaux ou revues où je l'ai suivi.

1946 : Essor, La Table ronde

Après la guerre, Roland a pris la tête d'une nouvelle maison d'édition, La Table ronde, dont le directeur littéraire était Thierry Maulnier et où j'ai publié mon premier roman, *Mon beau navire*. Je dois dire qu'à l'époque, la littérature n'était pas mon principal souci. Je ne pensais qu'à la politique, j'essayais de comprendre ce qui s'était passé dans ma tête sous l'occupation et d'en tirer les conséquences. La découverte des camps de concentration m'avait ouvert les yeux sur la « poésie » du nazisme. Mais il m'a fallu un certain temps, et quelques embardées idéologiques pour rompre définitivement avec ma période droitnière.

Parmi ces embardées, je compte deux ans de relations avec Pierre Boutang, que Roland m'avait présenté et avec qui j'ai voisiné dans un méchant opuscule sur Sartre, aujourd'hui, Dieu merci, introuvable. Je ne partageais pas ses convictions



violemment monarchistes, mais son autorité intellectuelle m'impressionnait. Pour y échapper, j'ai joué au marxiste. Il en était à la fois agacé et amusé. Paradoxalement, c'est peut-être grâce à Boutang que j'ai commencé à évoluer vers la gauche.

J'ai publié mes premiers articles en 1946 dans un curieux journal qui s'appelait *Essor* et portait pompeusement comme sous-titre : « L'hebdomadaire de la génération qui monte ». Le directeur en était Maurice Clavel, authentique résistant, mais la page culturelle était dirigée par Jean Le Marchand. Je ne sais pas comment ils s'étaient rencontrés. Parmi les collaborateurs réguliers, on retrouvait Roland, qui signait Michel Braspart, Antoine Blondin, Jacques Laurent, François Sentein. Outre des articles littéraires, qui me surprennent beaucoup quand je les relis aujourd'hui (par exemple, un texte très agressif sur Kafka), j'écrivais, sous le pseudonyme de Bernard Granger, des articles politiques non moins surprenants où la nostalgie d'un communisme pur et dur faisaient un étrange ménage avec l'apologie de la vie privée et du bonheur individuel. Le cher Clavel, qui lui-même donnait dans une sorte de gauchisme avant la lettre, laissait passer ces diatribes sans mot dire. Il n'était pas un très bon directeur de journal, nous avions peu de lecteurs, *Essor* a donc capoté rapidement. Il a été pourtant repris deux fois : d'abord par Jean-Baptiste Biaggi, un avocat d'extrême droite, qui devait plus tard devenir, à l'Assemblée, un défenseur de l'Algérie française, puis par Georges Beaume, un producteur de cinéma.

La revue *La Table ronde* a été une entreprise beaucoup plus sérieuse². Patronnée à la fois par François Mauriac et Thierry Maulnier, et animée (encore) par Jean Le Marchand, qui en était le secrétaire général, elle prétendait combler le vide laissé, après la guerre, par la disparition provisoire de *La NRF*. De fait, elle a publié, pendant plusieurs années, des numéros d'une excellente tenue, dans la lignée des revues généralistes d'avant la guerre. En présence d'un écrivain comme Mauriac, je me sentais évidemment très intimidé. Au début, j'ai dû me contenter de rédiger des notes de lecture. Puis je me suis enhardi. J'ai écrit un article assez long et beaucoup plus raisonnable sur le *Journal* de Kafka.

C'est dans *la Table Ronde* qu'a paru, en 1960, mon *Éloge du consentement*, où Simone de Beauvoir a vu un témoignage caractéristique de l'esprit droitier. Étais-je encore « droitier » à l'époque ? J'ai beaucoup de mal aujourd'hui à me retrouver

2. Cf. *La Table ronde, une aventure singulière*, par Patrick Louis, éd. La Table ronde, avril 1992.

dans mes réflexions contradictoires de l'époque. Je sais seulement que, n'ayant pas encore vraiment réglé mes comptes avec moi-même, j'hésitais entre la littérature (mon deuxième roman, *L'Amour triste*, date de 1950) et l'essai moral et politique. J'hésite toujours, d'ailleurs...

1950-60 : Esprit, L'Express, Les Lettres nouvelles

Revenons un peu en arrière. Après trois années passées à l'École Normale (1943-46), j'ai renoncé à une carrière de professeur pour entrer dans l'administration de l'Assemblée nationale, comme secrétaire des débats. Jean Pouillon, dont j'avais fait la connaissance à l'occasion d'un travail purement alimentaire pour l'Institut français d'opinion publique et qui était devenu un ami, m'a proposé de me préparer au concours. J'ai été reçu et je suis resté à l'Assemblée pendant vingt-sept ans. Suivre les discussions parlementaires n'est pas toujours passionnant, loin de là. Mais c'est une bonne introduction à la vie politique réelle, celle où s'affrontent au jour le jour gouvernement et députés. Bernard Granger en a profité pour tenir quelque temps une rubrique parlementaire dans *Réforme*, un hebdomadaire protestant où l'avait introduit, toujours lui, Roland Laudénbach. Mais je pense que la fréquentation de l'Assemblée m'a surtout aidé à éclaircir mes propres idées en me forçant à sortir d'un certain romantisme où je continuais à me complaire.

Ce qui a été décisif à ce moment-là (fin des années quarante), c'est la lecture d'un certain nombre de textes tournant autour de l'idée de trahison : la *Lettre à François Mauriac* de Bardèche, *Le Zéro et l'infini* de Koestler (traduit en 1946, si je ne me trompe), la réponse de Merleau-Ponty dans *Humanisme et terreur* (1947) et l'article de François Fejtö dans *Esprit* sur le procès Rajk (1949). À partir de nombreuses notes accumulées, j'ai entrepris alors d'écrire une longue étude sur Vichy et le gaullisme, où, sous couleur d'une réflexion historique générale, je m'interrogeais, précisément sur l'ambiguïté de cette notion de trahison. Plus tard, en 1955, j'ai pensé la donner à *Esprit*, où j'avais commencé à collaborer à la « librairie du mois ». Domenach était prêt à la publier. Mais le comité de lecture s'y est opposé, non sans raison : le texte, il est vrai, était assez retors et pouvait difficilement passer à l'époque.

Après la publication de *L'Amour triste*, François Erval, qui dirigeait les pages littéraires de *L'Express* m'a proposé d'entrer dans son équipe. En 1950, les hebdomadaires s'intéressaient encore à la littérature... J'ai appris là, au cours d'une collaboration qui a duré une dizaine d'années, à faire de la critique au jour le jour. Exercice délicat : on a peu de temps pour lire un livre, peu de place pour le commenter. Impossible de prendre du recul, le mieux que l'on puisse faire est de proposer aux lecteurs des raisons de s'intéresser au roman dont on parle. Et aussi (c'est important) de montrer à l'auteur qu'il n'a pas travaillé pour rien. Beaucoup des livres sur lesquels j'ai écrit sont oubliés aujourd'hui. Mais je suis heureux d'avoir contribué à en faire connaître durablement quelques-uns. Je pense, par exemple, à Michel Butor dont j'avais beaucoup aimé *L'Emploi du temps*. Plus tard, je me suis attaché aussi à Robbe-Grillet, à Pinget, à Cayrol, si bien qu'à la fin des années cinquante j'étais considéré comme un spécialiste du « nouveau roman », voire comme un « nouveau romancier » moi-même quand j'ai publié *Le Prisonnier*, ce qui était très abusif. Lorsque les lecteurs d'*Esprit*, en 1958, ont exprimé le vœu que la revue consacre un de ses « frontons » à cette école, Domenach m'a demandé de le diriger et le numéro spécial qui en est sorti a eu, grâce aux collaborations que j'avais pu réunir, un réel retentissement³.

C'est aussi par Erval, ami de Maurice Nadeau, que j'ai pu entrer au comité des *Lettres Nouvelles*, qui, dans ces années là, était incontestablement la meilleure revue littéraire française, la plus vivante en tout cas, la plus attentive à ce qui s'écrivait de neuf. Dans une revue, on a de la place, on peut prendre le temps de réfléchir : c'est une toute autre façon d'aborder les livres. J'ai continué à écrire sur Robbe-Grillet, sur Cayrol. Je me souviens aussi d'études sur Henry James, sur Françoise Sagan, sur le *Stendhal* de Georges Blin. J'ai même publié une nouvelle, reprise plus tard dans *L'Imparfait*.

Quand, en 1959, Nadeau, avec l'accord de Julliard, a proposé de transformer la revue mensuelle, qui marchait mal, en revue hebdomadaire (c'était une façon pour le moins audacieuse de vouloir la sauver !), je l'ai naturellement suivi⁴. Je garde un

3. N° 7-8 d'*Esprit*, daté de juillet-août 1958.

4. Le premier numéro des *Lettres nouvelles* hebdomadaires a paru le 4 mars 1959. Plus légère, plus lue, mais épuisante pour Nadeau, Geneviève Serreau et les collaborateurs, cette formule, interrompue pendant les vacances d'été, connut 36 livraisons et survécut jusqu'en décembre 1959. Une nouvelle série des *Lettres nouvelles*, transformée cette fois en bimestriel, sortit en mai 1960.

ESPRIT

NOUVELLE SÉRIE

Requiem ANNA AKHMATOVA

ROMAN ET RÉALITÉ

L'année dernière à Léningrad. BERNARD PINGAUD

COLLOQUE EST-OUEST SUR LE ROMAN CONTEMPORAIN

Interventions de : VASSILI AKSIONOV, TIBOR DERY,
ILYA EHRENBORG, DANIEL GRANINE, JIRI HAJEK,
LEONID LEONOV, BERNARD PINGAUD, GUIDO PIOVENE,
ALAIN ROBBE-GRILLET, NATHALIE SARRAUTE,
JEAN-PAUL SARTRE

JOURNAL A PLUSIEURS VOIX

Défi au stalinisme. — Disques. — The Servant. — Le Maroc.
L'Algérie. — M. K. à Assouan. — Le Congo.

CHRONIQUES

Dialogue sur la politique extérieure française
par JEAN-MARIE DOMENACH, GEORGES LAVAU,
ROBERT DE MONTVALON

Bull, le capitalisme et l'Occident MARC JUSSIEU

Le Rwanda déchiré PAUL THIBAUD

DOCUMENT

Les réfugiés palestiniens A.-M. GOICHON

LIBRAIRIE DU MOIS

Etranger : 5 F JUILLET 1964 France : 4,70 F

7

très bon souvenir de cette brève période un peu folle, où les réunions du mercredi se passaient à courir après un temps qui, chaque fois, nous manquait. J'ai signé plusieurs éditoriaux et publié de nombreux textes critiques dans la série des *Lettres hebdomadaires* de 1959. Après, une nouvelle transformation est intervenue. La revue a renoncé à la semaine pour six numéros par an avant de mourir de sa belle mort. Je ne me souviens pas d'avoir collaboré à cette version sinon en donnant à Nadeau un texte sur Brice Parain, dans le numéro spécial où il a réuni, en 1960, quelques-uns des signataires du manifeste des 121.

Ensuite est venu le temps de la *Quinzaine littéraire*, fondée par Erval et Nadeau, mais dont Erval s'est détaché assez vite. Comme son titre l'indique, la *Quinzaine* (qui tient toujours, malgré de permanentes difficultés financières) n'est pas un hebdomadaire. Elle reste plus proche du magazine, un magazine de haute tenue, très sérieux, trop sérieux parfois, que de la revue. J'ai participé régulièrement aux réunions du comité jusqu'à 1969 ou 70, et écrit de nombreux articles, dont une critique des positions de *Tel Quel*, qui m'a valu une vigoureuse réponse de Sollers, et une autre de la position de Sartre sur les « intellectuels » en 68, mais là Sartre n'a pas répondu, c'est Mascolo qui s'en est chargé.

Avant de passer aux *Temps modernes* et à *L'Arc*, un mot sur *Preuves*⁵. J'ai rencontré Jean Bloch-Michel, qui était le rédacteur en chef de cette revue, à une réunion de romanciers à Royaumont, en décembre 1959. C'était peu après la publication de mon roman *Le Prisonnier*. Il m'a proposé d'écrire une chronique mensuelle sur le cinéma. Ce qui m'intéressait, c'était d'examiner, à travers des films récents, les rapports entre la littérature et le septième art. J'ai dû publier sur ce thème une quinzaine d'articles assez longs. Dans la même ligne, il m'est arrivé de collaborer aux *Cahiers du cinéma*, à *Artsept*, la revue malheureusement éphémère animée par Raymond Bellour, et de donner aussi aux *Temps modernes* ou à *L'Arc* des critiques de films : Antonioni, Varda, Resnais, Chris Marker, entre autres, en ont fait les frais. Ma collaboration à *Preuves* a cessé en 1961, après mon entrée aux *Temps Modernes*.

5. Cf. *Preuves, une revue européenne à Paris*, par Pierre Grémion, éd. Julliard, 1989.

L'Algérie, les 121, les Temps Modernes, la COMES

J'ai évoqué plus haut le manifeste des 121. C'est la guerre d'Algérie qui a décidé définitivement de mon orientation politique. Je me souviens avoir écrit dans *Réforme* une chronique très critique au sujet des massacres de Madagascar (1947). Je ne me suis pas vraiment engagé dans l'affaire d'Indochine, parce que l'Indochine c'était loin, et qu'on n'y envoyait que des soldats de métier. Mais on en parlait beaucoup à l'Assemblée, où les débats tournaient parfois à des scènes violentes. La façon dont Mendès-France a réussi à mettre un terme au conflit m'a impressionné. J'ai conçu pour lui, de ce jour-là, une admiration que les conditions scandaleuses de sa chute, à laquelle j'ai assisté en direct, n'ont fait que renforcer et qui ne s'est jamais démentie par la suite. Dans l'ensemble, j'ai suivi d'assez loin les péripéties de la décolonisation jusqu'au moment où a éclaté l'insurrection algérienne. En novembre 1954, je croyais encore, comme la plupart des Français (comme Mitterrand, comme Mendès), que l'Algérie, même si nous avons mal traité les Arabes, « c'était la France ». J'ai compris assez vite, aidé par des amis comme J. Pouillon et J.-B. Pontalis, et par la lecture de Jeanson qu'il n'en était rien et j'ai adhéré au Comité contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord, fondé par Duras et Mascolo. Puis j'ai signé, non sans certaines hésitations (je songeais à la position qui aurait été la mienne si j'avais été un « pied-noir » d'Algérie) le fameux manifeste des 121. Michel Debré, alors Premier ministre, ayant exigé des sanctions contre les signataires de ce texte, j'ai été mis en disponibilité de l'Assemblée pour six mois, en même temps que Pouillon.

Entretiens, Jean-Jacques Servan Schreiber, à l'époque où *L'Express* était devenu (très provisoirement) quotidien, m'avait demandé de participer à la préparation des élections de 1956 : le Front républicain, dirigé par Mendès, annonçait sa volonté de mettre un terme à ce que seule la gauche, à l'époque, osait encore appeler la « guerre » d'Algérie. Il s'agissait donc de repérer, circonscription par circonscription, les candidats sortants qui avaient prouvé leur fidélité au mendésisme et les nouveaux venus qui se trouvaient sur la même ligne, et de les signaler aux électeurs par un bonnet phrygien. Opération pittoresque, à laquelle je n'étais pas tellement préparé, mais qui m'a beaucoup amusé pendant un mois. On connaît la suite : Guy Mollet désigné comme Président du Conseil à la place de Mendès, sa capitulation

Les Temps Modernes

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

24^e année

Avril 1969

N° 274

FERNANDE SCHULMANN-MÉTRAUX. — Procès à Zurich
ROY LISKER. — Révolution culturelle à Pierrefond.
BENNO STERNBERG SAREL. — Révolution par le haut
dans les campagnes égyptiennes.

DOCUMENT

XX. — Une grève exemplaire.

TÉMOIGNAGE

JEAN-PAUL SARTRE. — L'Homme au magnétophone.
J.-B. PONTALIS. — Réponse à Sartre
BERNARD PINGAUD. — Réponse à Sartre
A... — Dialogue psychanalytique.

TCHÉCOSLOVAQUIE - DÉBAT

ANDRÉ GÖRZ. — D'un printemps à l'autre.
PETR PITHART. — Le « cours nouveau »
et la classe ouvrière tchécoslovaque.
MARCO MACCIO. — La Tchécoslovaquie
et la stratégie soviétique.

CHRONIQUES

RENÉE SAUREL. — Dubillard et Miller.
CHRISTIAN ZIMMER. — Apologues sulfureux.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DE CONDÉ, PARIS 6^e



à Alger, le contingent envoyé en Algérie. Un peu plus tard (après le retour de de Gaulle, il me semble), *L'Express*, redevenu hebdomadaire, ayant décidé de faire connaître chaque semaine le point de vue de Mendès sur la situation politique, Servan-Schreiber m'a demandé de jouer l'écrivain public : je prenais des notes pendant la conversation qui se déroulait, chaque lundi soir, entre l'ancien président du Conseil et les principaux collaborateurs du journal. Je passais une partie de la nuit à fabriquer, à partir de ces notes, un projet qui était ensuite revu le mardi matin par Mendès et publié le mercredi. L'exercice était assez excitant, mais fatigant ; il n'a, Dieu merci, pas duré bien longtemps.

C'est à la suite de l'affaire des 121 que Pouillon, mandaté par Sartre, m'a proposé d'entrer au comité des *Temps modernes*⁶. L'affaire Boutang, *L'Éloge du consentement* étaient oubliés, j'avais obtenu mon certificat de gauche. J'étais chargé du secteur littéraire, avec Simone de Beauvoir. Elle souhaitait ouvrir la revue à la littérature contemporaine. En fait, le Nouveau Roman ne l'intéressait guère. Elle avait elle-même ses propres choix, et ses protégés, comme Violette Leduc, ou certains écrivains de l'Est. Ma marge de manœuvre était donc limitée. C'est surtout du côté de la poésie, qui avait pratiquement disparu de la revue, que j'ai pu agir, en toute liberté. J'ai conçu et dirigé un numéro sur le livre de poche, auquel Sartre a participé, et j'ai moi-même publié un certain nombre de textes sur Beckett, Claude Simon ou Robbe-Grillet. L'époque était aux oppositions tranchées. Mais, de même que Pouillon tentait une synthèse entre Sartre et Lévi-Strauss, dans un numéro remarquable sur le structuralisme, je prétendais, moi, jeter une passerelle entre la littérature « engagée » et le Nouveau Roman. Mon idée était d'amener Sartre à revenir sur certaines affirmations sommaires de *Qu'est-ce que la littérature ?* J'ai écrit un article à cette intention, en 1967, dans *L'Express*. Mais Sartre n'a pas bougé. Dissserter sur la littérature ne l'intéressait plus.

De mon passage aux *Temps Modernes*, je garde surtout le souvenir de discussions passionnantes, et parfois passionnées, lors des réunions que nous avions deux fois par mois chez Simone de Beauvoir. Dans ce petit groupe, Pontalis et moi nous

6. Claude Lanzmann a prévu de publier dans *Les Temps modernes* un numéro d'hommage collectif à Jean Pouillon (1916-2002), qui a participé à l'activité de la revue pendant plus de quarante ans. À propos de l'évolution du comité de rédaction des *Temps Modernes*, cf. l'ouvrage d'Anna Boschetti, *Sartre et les Temps modernes*, éditions de Minuit 1985.

représentations la tendance modérée. Les clivages se sont accentués après 68. D'abord, à cause de la publication, voulue par Sartre, de *L'Homme au magnétophone*, un texte psychanalytique sur lequel le comité était divisé⁷. Mais surtout, en 1970, quand André Gorz a apporté un article dont le titre, publié en gros sur la couverture, était : « Faut-il détruire l'Université ? ». Gorz répondait oui. Pontalis et moi, nous avons dit non, et nous sommes partis sans faire de bruit. Nos démissions furent annoncées en mai 1970, en dernière page du numéro 286 de la revue :

« Chers amis,
Nous avons déjà manifesté nos réserves sur plusieurs textes parus ces temps derniers dans la revue. Sous forme polémique, une orientation s'y dessinait, dont on ne savait trop s'il fallait l'attribuer aux seuls auteurs ou à la revue elle-même. L'article d'André Gorz, *Détruire l'Université*, publié en tête du numéro d'avril, dissipe toute équivoque : par sa place, sa signature et sa formulation, il apparaît comme définissant une position collective de l'équipe des *Temps Modernes*. Ne pouvant accepter ces thèses, nous avons décidé, avec regret, de quitter le comité de direction.

Amicalement.

B. PINGAUD et J.-B. PONTALIS

Nous prenons acte de la démission de Pontalis et Pingaud. Il va de soi que la revue leur reste ouverte et que leur départ ne compromet en rien nos relations amicales. T. M. »

La guerre d'Algérie a entraîné aussi ma rupture avec Roland Laudénbach, que je ne voyais d'ailleurs plus depuis longtemps. Fidèle à ses convictions de toujours, Roland accueillait à la Table Ronde Georges Bidault, le colonel Trinquier et quelques autres ardents défenseurs de l'Algérie française. Je me trouvais mal dans cet entourage. J'ai donc demandé à Roland de me rendre ma liberté et je suis passé chez Gallimard où j'ai publié la *Scène Primitive*, *La Voix de son maître*, et plus tard *Adieu Kafka*, ainsi que deux recueils d'articles.

Au cours de ces années soixante, enfin, entraîné par mon ami le poète André Frénaud, je me suis occupé activement de la COMES (Communauté européenne des écrivains). Secrétaire d'une forte section française, j'ai participé, en particulier, à l'organisation du colloque qui, en août 1963, a réuni pour la première fois à Leningrad des romanciers de l'Ouest et de l'Est. La France était représentée, entre autres, par Robbe-Grillet, Sarraute, Caillois, Sartre et Simone de Beauvoir. C'était

7. N° 274 des *Temps modernes*, avril 1969.

l'époque de Krouchtchev et la discussion a été très libre. J'en ai donné un compte rendu à *L'Express*, et l'année suivante, en 64, j'ai publié les principales interventions dans *Esprit*. La situation s'est durcie ensuite. La COMES a failli exploser au moment de l'affaire Siniavski-Daniel. Elle est morte après le 21 août 1968, date de l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie.

1958-1982 : L'Arc

En matière de revues, mon seul terrain fixe, en définitive, l'endroit où j'ai le plus durablement travaillé a été *L'Arc*. J'ai rencontré Stéphane Cordier pendant l'été de 1956, alors que je passais mes vacances au château de Lourmarin. Il était belge. Son père et ses frères s'occupaient à Bruxelles de la distribution dans le monde de quelques grandes marques de parfumerie. Stéphane participait comme conseiller à l'entreprise et se rendait, pour cela, plusieurs fois par an en Belgique. Le reste du temps, il habitait Aix-en-Provence, avec sa femme, Ariane, et sa fille. La parfumerie n'était pas son intérêt principal. Dans les années précédant la guerre, à Bruxelles, il avait déjà animé une revue littéraire. Émigré en Angleterre après l'invasion allemande, il avait joué un rôle actif à la radio de Londres. Revenu en France, il avait ensuite travaillé quelque temps à l'Unesco avant de s'installer définitivement dans le Midi. Il songeait maintenant à lancer une nouvelle revue qui serait totalement indépendante dans la mesure où il pouvait en assurer lui-même l'essentiel du financement. Cette revue devait, comme les *Cahiers du Sud*, être centrée sur la Méditerranée. Mais il la voulait plus légère, de présentation plus travaillée, et illustrée par des photos. Nous avons discuté ensemble de son projet, échangé plusieurs lettres au cours de l'hiver qui a suivi, et finalement, j'ai accepté de faire partie d'un premier comité de rédaction qui comprenait aussi Georges Duby et René Micha. Je n'ai guère rencontré Duby, qui a cessé une collaboration très épisodique à la revue dès 1962. En revanche, j'ai beaucoup travaillé avec Micha, qui était un ami belge de Cordier, grand voyageur, grand amateur d'art, de cinéma, de littérature, auteur de livres sur Jouve et sur Sarraute, aussi charmant que savant. Nous avons été longtemps les deux principales « têtes chercheuses » de la revue, que Micha a d'ailleurs accompagnée fidèlement jusqu'au bout.



René Micha, Bernard Pingaud et Stéphane Cordier,
vers 1960-1965. Collection particulière.

Le premier numéro de *L'Arc*, sous-titré « Cahiers méditerranéens », est sorti le 10 janvier 1958 avec, en ouverture, un texte de Ponge. Cette formule a duré une vingtaine de numéros. Deux secrétaires de rédaction successifs, Michel Thurlotte, d'abord (disparu prématurément), puis Franz-André Burguet qui travaillaient à Aix avec Stéphane nous ont aidé à réunir des collaborations de grande qualité : à côté d'écrivains français comme Ponge, Jean Grenier, Mounin, Bosco, Duras, Frénaud (je cite presque au hasard), le premier *Arc* a publié des auteurs espagnols, grecs ou italiens, dont Gadda, encore très peu connu en France, Vittorini, Calvino, Eco. Mais ces sommaires brillants ne suffisaient pas à faire vivre la revue. Au bout de cinq ans, il a fallu envisager une relance. La réussite de deux ensembles consacrés à la peinture contemporaine et au baroque ouvrait une voie : celle des numéros spéciaux, à laquelle Stéphane a été tout de suite très favorable. Personnellement, j'étais plutôt réticent, peut-être en raison de la vieille idée que je me faisais des revues généralistes. Mais après quelques débats, je me suis rallié, et finalement, l'intuition de Stéphane s'est révélée bonne. Nous avons un peu hésité, au début, entre des thèmes généraux comme la photographie, Cuba ou l'expressionnisme, et des numéros centrés sur des personnalités, comme Char ou Nabokov. Le succès remarquable du numéro 27, consacré à Lévi-Strauss en 1965, à un moment où on

parlait beaucoup du structuralisme, nous a conduits à retenir cette dernière formule, qui a été suivie, à deux ou trois exceptions près, jusqu'à la fin.

Au cours de ces quinze années, plusieurs changements sont intervenus dans l'équipe rédactionnelle : certaines collaborations ont été plus ou moins éphémères : je pense à Jacques Bens, à Jean-Paul Clébert, à Hubert Nyssen. Stéphane a recruté des secrétaires de rédaction successifs, comme Henri Ronse (avec qui je me suis assez mal entendu) ou Jacques Bonnet. À partir de 1967, mon amie Catherine Clément, qui avait joué un rôle actif dans la préparation du *Freud*, est entrée dans le comité où elle a pris une importance considérable et justifiée. On voyait moins Micha, qui vivait à Bruxelles ; mais quand sa présence était indispensable, il n'hésitait pas à nous rejoindre. Nous étions donc à Paris, Catherine et moi, les deux correspondants officiels, et je peux dire les deux piliers de *L'Arc*. Il faut y ajouter Gilbert Lascault, venu un peu plus tard et qui se tenait plus en retrait, mais qui nous a bien aidés souvent. C'est Catherine qui a proposé et dirigé certains des numéros les plus importants comme ceux sur Hegel, Deleuze, Lacan, Derrida ou Jankélévitch, et nous avons aussi fabriqué un certain nombre de cahiers ensemble, sur Beauvoir, Bachelard ou Barthes. Micha a réalisé une bonne dizaine de numéros, consacrés principalement à des sujets artistiques : Dubuffet, Bacon, Beaubourg, mais aussi Klossowski... Dans de nombreux cas, nous avons fait appel à un collaborateur extérieur : Dort pour l'opéra, Boucourechliev pour Beethoven, Bellour pour Verne et Dumas, Seebacher pour Hugo. Les secrétaires de rédaction ont aussi proposé et traité des sujets : c'est le cas de Ronse, de Roger Borderie, et surtout de Jacques Bonnet.

En ce qui me concerne, mes réticences du début ont très vite cédé devant le côté stimulant de la nouvelle formule. Le projet consistait, au fond, à visiter, sous la conduite d'un écrivain, d'un philosophe, d'un musicien, d'un peintre, un certain secteur de la création artistique ou littéraire, le plus souvent contemporaine, mais pas toujours puisque nous nous sommes intéressés aussi à Hugo, à Dumas, ou à Beethoven. Quand la personnalité en question, choisie pour son caractère particulièrement représentatif, était vivante, c'est-à-dire dans la plupart des cas, l'entreprise se faisait avec elle et c'était toujours une aventure. Ce qui m'a passionné dans *L'Arc*, ce qui fait que je me suis investi si intensément dans cette tâche, c'est précisément qu'elle n'était jamais sûre, qu'il fallait à chaque fois découvrir un nouveau domaine

et inventer une nouvelle méthode d'approche. Il m'est arrivé de diriger, à côté de numéros purement littéraires, des cahiers consacrés à des disciplines que je connaissais très mal ou pas du tout au départ. Passer de Char à Flaubert, de Sartre à Queneau ou à Perec, ne me posait pas de problèmes ; mais il était évidemment plus périlleux de s'attaquer, comme je l'ai fait, à Xenakis, à Winnicott ou à Dubuffet. *L'Arc* a été pour moi une excellente école. La revue m'a permis d'ouvrir mon horizon et de rencontrer beaucoup de gens remarquables que je n'aurais jamais connus sans elle. Elle a été aussi, pour moi, l'occasion d'affiner, à travers des essais de circonstance (sur Duchamp, sur Merleau-Ponty, sur Jankélévitch), ma conception de la littérature

Les numéros étant limités à une centaine de pages, nous ne pouvions pas bâtir des monuments comparables aux *Cahiers de l'Herne*. Et nous n'y tenions pas. Plutôt que de juxtaposer des dizaines de contributions disparates, nous voulions que chaque numéro ait sa structure propre, son unité, ce qui supposait de formuler des demandes assez précises aux participants. L'opération ne réussissait pas toujours, et même quand les articles reçus allaient dans la direction souhaitée, le résultat n'était pas forcément à la hauteur de l'attente. Tous les responsables de revues ont connu ce genre d'aléas. Mais je peux dire que *L'Arc* a produit un certain nombre d'ensembles très originaux. Je pense au *Lacan*, dont Catherine avait proposé qu'il soit rédigé entièrement par des femmes, au *Sartre* où l'écrivain-philosophe répondait, dans un entretien qui fit quelque bruit, aux commentaires critiques d'un certain nombre d'intellectuels de la nouvelle génération, au *Resnais* que nous avons conçu, Pierre Samson et moi, comme un parcours des différents étapes de la création cinématographique, ou au *Butor* pour lequel nous avons tout simplement donné carte blanche à l'auteur.

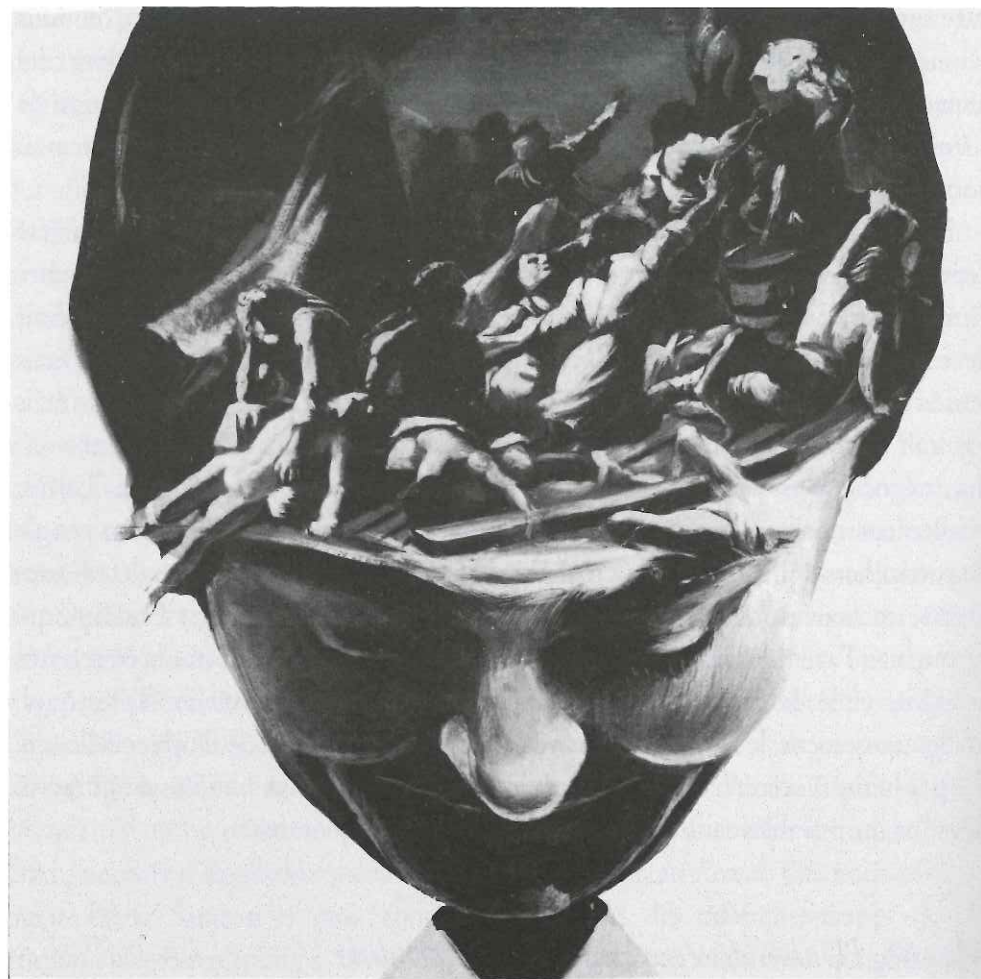
Bien entendu, les relations au sein de l'équipe n'ont pas toujours été au beau fixe. Sur certains choix, il y avait parfois divergence, voire antagonisme entre le point de vue de Paris et celui d'Aix. Il arrivait que Stéphane s'appuyât sur le secrétaire de rédaction de l'époque pour contrer telle proposition, ou en faire une autre. Mais je n'ai pas le souvenir de conflit vraiment grave, sauf pendant une brève période, et lorsqu'un désaccord surgissait, c'était toujours notre point de vue, je veux dire celui de la rédaction parisienne qui finissait par prévaloir. Nous communiquions régulièrement par téléphone, par lettre, je suis allé souvent à Aix ; et

quand Stéphane passait par Paris, ce qui était fréquent, nous ne manquions pas de faire le point tous ensemble au cours d'un déjeuner à la Closerie des Lilas, où nous avions nos habitudes. Il y avait entre nous un pacte de confiance qui a toujours été respecté : Stéphane était le seul maître pour tout ce qui concernait la fabrication de la revue, le choix de la couverture et les illustrations ; Catherine, Micha et moi, nous avions, en fait, carte blanche pour décider du contenu.

En 1982, après le numéro 82 consacré à Picasso, Stéphane Cordier a jeté l'éponge : sa santé fléchissait, il fallait rembourser des retards de factures chez l'imprimeur, il souhaitait vendre son titre et un stock d'anciens numéros qui était devenu encombrant. Catherine et Jacques Bonnet voulaient continuer. J'étais moins combatif, il me semblait qu'après plus de vingt années d'expérience je n'étais pas loin d'avoir épuisé toutes les joies de *L'Arc*. Nous avons cherché un repreneur ; des négociations ont été esquissées avec Hachette et Jean-Claude Lattès. Finalement, conformément au vœu de Stéphane, la revue a été vendue à un couple de particuliers qui habitaient la Provence. Les membres de notre équipe s'étant tous retirés, un nouveau comité a été constitué sous la direction de Roger Dadoun, qui a poursuivi l'aventure jusqu'au numéro 100, publié en 1986. La formule était restée la même et le deuxième *Arc* n'était nullement indigne du premier. Après quoi, malheureusement, le stock a été revendu à un soldeur du nom de Duponchelle, qui n'a pas hésité à rééditer de la plus médiocre façon un certain nombre de numéros devenus introuvables sans demander leur avis aux collaborateurs.

Mai 68, l'Union des écrivains, le Parti socialiste

Les « événements » de 68 n'ont pas eu d'écho direct dans la revue : Joyce a succédé à Dubuffet comme si rien ne s'était passé entre temps. C'est seulement quelques années plus tard, dans un numéro qui tournait autour de Foucault et qui s'appelait, bizarrement, *La crise dans la tête*, qu'il en a été un peu question. Entretemps, j'avais fait l'expérience du militantisme, d'abord au sein de l'Union des écrivains que j'avais fondée avec quelques amis comme Jean-Pierre Faye, Geneviève Serreau ou Roger Bordier, puis au Parti socialiste, où nous avons pris l'initiative, Gérard Delfau, Claude Manceron, François-Régis Bastide et moi de créer une

L'
A
R
C**la crise dans la tête**

François Chatelet . Michel Foucault . Philippe Ariès
 André Green . Catherine Clément . François Coupry
 Jean-Paul Dollé . B. Barret-Kriegel . France Berçu
 Bernard Pingaud . Jean Thibaudeau . Jean Daniel
 Alain Touraine . Maurice Duverger . Les Malassis

70

Section des écrivains, et enfin au sein du Secrétariat national à l'action culturelle du PS, où j'animais un petit groupe de travail réuni autour de Dominique Taddéi. Cette, ou plutôt ces expériences m'ont beaucoup occupé jusqu'à l'arrivée de la gauche au pouvoir, en 1981. Mais je ne crois pas nécessaire d'en parler longuement ici, dans la mesure où le « revuiste » n'y était plus impliqué.

J'ai écrit beaucoup dans cette période, mais peu pour des journaux ou revues : quelques articles de circonstance sur le travail de l'Union, sur la vie culturelle, sur les propositions du PS concernant le livre, par exemple, dans *La Quinzaine*, dans *Le Monde*, dans l'hebdomadaire socialiste, *L'Unité* ou la *Revue socialiste*. Ma seule collaboration régulière a concerné, au cours des années précédant 1981, la revue *Faire*, dirigée par un groupe de militants proches comme moi de Michel Rocard. J'y ai publié des textes sur la morale et la politique, sur Régis Debray, sur Sartre. J'ai collaboré aussi, de façon intermittente, au *Matin* où Catherine Clément s'occupait des pages littéraires.

Après 1981, Jack Lang m'a demandé de présider la commission de réflexion chargée de définir une nouvelle politique du livre et de la lecture. Comme je m'étais plutôt bien tiré de cet exercice délicat et que le rapport dit « Pingaud-Barreau » avait fait quelque bruit, on m'a proposé un poste de conseiller culturel à l'étranger. C'est ainsi qu'en septembre 1983, je suis parti pour Le Caire, où je suis resté trois ans et demi. Autre expérience très enrichissante, mais qui n'a plus rien à voir avec les revues.

À mon retour, j'ai envisagé de reprendre quelques activités dans le secteur de l'édition ou des journaux. J'ai frappé en vain à quelques portes : au bout de quatre ans d'absence, à Paris, on est oublié. Une nouvelle génération tenait les rênes, je n'avais plus qu'à retourner à mes travaux personnels. Ce que j'ai fait en quittant Paris et en m'installant dans le Gard, où le « revuiste », le critique littéraire, et même le militant ont définitivement cédé la place à l'écrivain tout court...

Au total, je me rends compte que, pendant près de cinquante ans, j'ai consacré un temps considérable à travailler pour des journaux et des revues, ou à m'en occuper personnellement. Je ne le regrette pas. La littérature est une activité très solitaire. Écrire un roman, c'est s'enfermer dans une bulle. Écrire pour des pério-

diques vous oblige à sortir, à humer l'air du temps, à voir du monde : autant d'expériences précieuses qui, d'une manière ou d'une autre, trouveront un écho imprévisible dans l'œuvre. Je suis quelqu'un d'assez sociable, de curieux, j'aime les débats. Les comités de rédaction sont des lieux conviviaux où l'on se frotte aux autres, à leurs idées, à leurs personnes. C'est un bon moyen d'échapper à l'égoïsme qui guette tous les créateurs.

Un dernier mot : Stéphane Cordier est mort en avril 1986, à une époque où j'étais encore en Égypte et je ne l'ai pas su. Je n'ai donc pas pu m'associer à la peine d'Ariane. Tout récemment, grâce à Alain Paire, j'ai eu la chance de la retrouver à Aix, nonagénaire, mais toujours pleine d'allant. Nous avons parlé de Stéphane avec émotion. C'est donc à elle que je dédie ces quelques souvenirs.

(Propos recueillis par Alain Paire)